



**HAL**  
open science

## Jésuites ou Jésuates? Montaigne entre science et ignorance

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. Jésuites ou Jésuates? Montaigne entre science et ignorance. Montaigne studies : an interdisciplinary forum, 2003, XV, pp.131-146. halshs-01010282

**HAL Id: halshs-01010282**

**<https://shs.hal.science/halshs-01010282>**

Submitted on 10 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Jésuites ou Jésusates?

## Montaigne entre science et ignorance

Nous vîmes [...] Nous vîmes aussi [...]  
 “Journal de voyage”, *passim*  
 J’ay pris plaisir de voir en quelque lieu [...]  
*Essais*, III, 12 (1588)<sup>1</sup>

Le lecteur des *Essais* n’y rencontre ni jésuites ni Jésusates<sup>2</sup>, pas même le nom de Jean Maldonat, ce jésuite d’origine espagnole dont Pierre de Lancre nous assure qu’il était un ami de Montaigne<sup>3</sup>. Seuls apparaissent, après 1588, les figures édifiantes des feuillants et des capucins, dont notre auteur loue la chasteté, sans songer pour autant à les suivre dans la pratique de cette vertu: “Pour n’estre continant je ne laisse d’advouer sincerement la continance des Feuillens & des Capuchins: & de bien trouver l’air de leur trein: Je m’insinue par imagination tres bien en leur place. Et si [*i.e.* pourtant] les aime & les honore d’autant plus qu’ils sont autres que moi<sup>4</sup>.” Quoi que l’on pense — mais peut-on vraiment en penser quelque chose? — des pensées et affections que Montaigne nourrissait en son for intérieur à l’égard de la foi chrétienne, sa profession de foi catholique autant que son rang, son siècle, son pays, ses fonctions n’ont pu que l’amener, sinon à fréquenter, du moins à croiser bien des fois, en France même, des religieux de toute obédience, parmi lesquels figuraient assurément les jésuites (ne serait-ce qu’à Bordeaux même<sup>5</sup>), peut-être les capucins, implantés en France à partir de 1573, et sans

<sup>1</sup> Pour la suite de cette citation, à l’origine du présent article, on peut consulter *Les Essais* dans l’édition Villey-Saulnier, Presses Universitaires de France, 1965 (première édition “Quadrige”, 1988), p. 1039 (texte de 1588 et ajout manuscrit sur l’exemplaire de Bordeaux, désormais EB). Autant que possible, je cite toutefois les textes originaux (éditions du vivant de Montaigne et fac-similé de EB), mais en distinguant /i/ et /j/, /u/ et /v/, /&/ et /et/, en corrigeant les coquilles, en développant les abréviations, en conservant l’accentuation et la ponctuation. Traductions et italiques sont de mon fait.

<sup>2</sup> Deux noms dérivés de “Jésus”. Pour les théologiens du Moyen Age, donc avant la création de la Compagnie de Jésus, le chrétien est appelé à devenir, après la mort, un *jesuita*, autrement dit un “autre Jésus” (article “Jésuites” de l’*Encyclopædia Universalis*, 1997). Etre “jésuite” (et peut-être aussi être “jésuate”?), c’est donc en quelque sorte “pré-occuper” ce temps et cet état-là (voir *infra* le sens donné à ce mot dans les *Essais*). A l’époque du voyage de Montaigne, les Jésusates sont des frères laïcs (religieux laïcs), alors que les jésuites sont des clercs réguliers (soumis à une règle): statut problématique, dans l’un et l’autre cas, même si leurs constitutions ont été approuvées par les papes, respectivement en 1426 et en 1540.

<sup>3</sup> P. de Lancre, *Tableau de l’inconstance des mauvais anges et demons ou il est amplement traicté des Sorciers et de la Sorcellerie* (Paris, 1612): “Maldonat estoit le cœur et l’ame du sieur de Montagne, qui le tenoit pour si suffisant qu’estans à Rome ensemble, lors que le dict sieur soustenoit quelque advis et poinct de religion qu’il ne pouvoit pas bien defendre il pensoit bien eschapper disant que c’estoit l’advis du pere Maldonat, le croyant le plus suffisant Theologien de son temps et de sa cognoissance et son intime amy: il apuyoit tout à fait sa creance sur ses opinions.”

<sup>4</sup> *Essais*, I, 37 (“Du jeune Caton”), sur EB, f° 96 r°, marge de gauche, en bas. On trouvera en I, 39 (“De la solitude”, texte de 1580) une attitude analogue à l’égard des mendiants, tout aussi dépourvue d’ironie (cf. III, 13: *Defienda me Dios de my*): “Je vois jusques a quelz limites va la necessité naturelle, & considerant le pauvre mandiant a ma porte souvent plus enjoué & plus sain que moy, je me plante en sa place: j’essaye de chauffer mon ame a son biaiz.”

<sup>5</sup> Voir D. Frame, *Montaigne. Une vie, une œuvre* (traduction de l’anglais), Paris, Champion, 1994, pp. 247-248.

doute les feullants, ces cisterciens réformés par Jean de la Barrière à partir de 1577<sup>6</sup>. Soit trois congrégations récentes, desquelles le catholicisme français pouvait attendre un renouveau, comme le savait bien Montaigne, à l'évidence attentif à l'actualité religieuse sous toutes ses formes. L'image des feullants semble même apparaître en creux à la fin du chapitre "De trois commerces", lorsque, après avoir décrit sa "librairie" par le menu et dit tout le bien possible du retrait solitaire, l'auteur écrit de sa main, sur EB<sup>7</sup>: "Je n'ai rien jugé de si rude en lausterité de vie que nos religieux affectent [*i.e.* aiment et recherchent], que *ce que je vois en quelcune de leurs compagnies* Avoir pour regle, une perpetuelle societé de lieu [*i.e.* promiscuité]: et assistance nombreuse, entre eus, en quelque action que ce soit. Et treuve aucunement [*i.e.* en quelque sorte] plus supportable d'estre tousjours sul [*i.e.* seul], que ne le pouvoir jamais estre." Cette adjonction a été rédigée entre 1588 et 1592, date de la mort de Montaigne. Les feullants (dont Jean de la Barrière lui-même) arrivent à Bordeaux en 1589; ils s'y installent en 1591. Le présent ("je vois") rend compte d'une expérience actuelle, voire d'une fréquentation, surtout quand on sait qu'un an après l'installation de ces austères religieux à Bordeaux Montaigne devait trouver chez eux sa sépulture. Or l'un des traits caractéristiques du mode de vie des feullants (comme plus tard des trappistes de Rancé), c'était justement, l'obligation de vie communautaire étendue à tous les aspects de la vie, y compris au temps de sommeil, à l'image des anciens moines. L'ambiguïté de Montaigne par rapport aux religieux se manifeste pleinement ici comme ailleurs: il comprend de l'intérieur leur besoin de solitude et il admire leur dévotion, mais il ne serait disposé, quant à lui, ni à embrasser leur vie cénobitique, ni à partager leurs austérités (l'autoflagellation des pénitents le rebute), ni à s'engager à la continence. Même si, à ces yeux, le vœu de chasteté l'emporte sur les autres: "Il n'y a point de faire, plus espineux, qu'est ce non faire<sup>8</sup>, ny plus actif. Je treuve plus aisé, de porter une cuirasse toute sa vie, qu'un pucelage. Et est le vœu de la virginité, le plus noble de tous les vœus, comme estant le plus aspre" (III, 5, éd. de 1588).

Le *Journal de voyage*<sup>9</sup> montre "Monsieur de Montaigne" curieux de tout ce qui est religieux: dogmes, rites, édifices, attitudes dévotionnelles, saintes croyances ou légendes, particularités des "sectes" et "religions". Ce dernier trait l'amenant à enquêter partout, sur terrain resté catholique aussi

<sup>6</sup> Voir Michel Simonin, "Montaigne et les Feullants", *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1997, vol. 97, n° 4, pp. 529-549. Protégés par Henri III et souvent associés par les auteurs du temps, les capucins inclinaient cependant à la sédition, alors que les feullants fidèles à Jean de la Barrière (d'autres furent ligueurs) étaient loyalistes.

<sup>7</sup> EB, f° 362 r°, en bas de page.

<sup>8</sup> Belle négation, illustrant d'un autre biais ce que Jean-Yves Pouilloux dit du "non-agir" chez Montaigne, in "Montaigne et l'action", *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, janvier-juin 2000, VIIe série, n° 17-18, pp. 97-107.

<sup>9</sup> Texte de référence: *Journal de voyage de Michel de Montaigne*, édition présentée, établie et annotée par François Rigolot, Presses universitaires de France, 1992. Nous renvoyons aussi, pour comparaison, à l'édition du *Journal de voyage* de Montaigne par Fausta Garavini, Paris, Gallimard, 1983, ainsi qu'à la "copie Leydet" du manuscrit d'origine, consultable au site Richelieu de la Bibliothèque nationale de France, ms Périgord 106 ("Extrait des voyages de Montagne"), ou selon la transcription effectuée par François Moureau dans *Autour du Journal de voyage de Montaigne, 1580-1980*, Actes des Journées Montaigne (Mulhouse-Bâle, octobre 1980), Slatkine, Genève-Paris, 1982, pp. 107-185. De propos délibéré, je laisse ici de côté tout examen critique des textes ci-dessus mentionnés.

bien qu'en pays gagné à la Réforme, lui-même et son secrétaire distinguent avec soin — mais parfois les différences sont peu sensibles, en cette période où les positions et sensibilités théologiques sont plus mobiles qu'on ne le dit communément — zwingliens, luthériens ou martinistes, calvinistes ou huguenots, et jusqu'aux ubiquistes, mais aussi jésuates, jésuites, “docteurs moines” dominicains du *Sacro Palazzo*, franciscains (dont l'affable “Ministro Frate di S. Francesco” rencontré aux “Bains de la Villa”), sans oublier les nobles dames religieuses de Poussay et de Remiremont, ni l'exotique “patriarche d'Antioche”, ni encore les juifs, dont certains sont “reniés” et d'autres fidèles aux rites et croyances de leurs pères. Nul doute que le voyageur trouve dans cette pluralité de noms et d'appartenances confessionnelles ou religieuses de quoi étançonner les phrases par lesquelles il venait de clore ses *Essais* de 1580: “Et a l'avanture ne fut il jamais au monde deus opinions entierement & exactement pareilles non plus que deux visages. Leur plus propre qualité c'est la diversité & la discordance.<sup>10</sup>”

Au milieu de cette diversité, jésuites et jésuates, ces quasi-homonymes, constituent cependant, à la façon de deux figures adossées, une sorte de *Janus bifrons*, comme un filigrane des *Essais*. Corroborant ce qu'on lit dans le “Journal de voyage”, leurs histoires respectives tendent en effet à faire des uns — les plus récents des deux, mais ils sont déjà répandus sur tous les continents — les emblèmes de la *science*, et des autres — vieux d'un peu plus d'un siècle, mais, confinés ou presque en Italie, ils étaient appelés à disparaître en raison de leur statut problématique —, les emblèmes d'une *ignorance* volontairement choisie: deux pôles entre lesquels on peut voir osciller Montaigne presque à chaque page de son livre.

\* \* \*

### Figures jésuites

Le premier jésuite du “Journal”, et non des moindres, on le rencontre “en l'Eglise Notre-Dame” d'**Epernay** (8 septembre 1580, Nativité de la Vierge): “M. de Montaigne accosta en ladite eglise, après la messe, M. Maldonat, Jesuite duquel le nom est fort fameux à cause de son erudition en theologie et philosophie, et eurent plusieurs propos de sçavoir ensemble, lors et l'après disnée, au logis dudit sieur de Montaigne où ledit Maldonat le vint trouver<sup>11</sup>.” Quelques mois plus tard (29 mars 1581), les deux hommes deviseront de nouveau à Rome, de la piété de leurs contemporains<sup>12</sup>. A **Landsberg** (15 octobre 1580), le voyageur semble attiré par la nouveauté: “M. de Montaigne y alla trouver un college de Jesuites qui y sont fort bien accommodés d'un bastiment tout neuf, et sont après à bastir une belle eglise. *M. de Montaigne les entretint selon le loisir qu'il en eut. Le comte de Helfstein*

<sup>10</sup> *Essais* de 1580, Bordeaux, S. Millanges, pp. 649-650 (mais pagination fautive).

<sup>11</sup> Rigolot, p. 5; cf. Garavini, p. 75; cf. copie Leydet, f° 69 r°. Sur les relations entre les deux hommes, voir Alain Legros, “Montaigne et Maldonat”, in “*La familia de Montaigne*”, *Montaigne Studies*, 2001, Vol. XIII, 1-2, pp. 65-98, ainsi qu'une notice sur Maldonat à paraître dans les *Mélanges offerts à Marie-Madeleine de la Granderie*.

<sup>12</sup> Rigolot, p. 125; cf. Garavini, p. 229.

commande au chateau. Si quelqu'un songe autre religion que la romaine, il faut qu'il se taise<sup>13</sup>." Peu après, à **Augsburg** (15-19 octobre 1580), le secrétaire, après avoir de nouveau noté la qualité de leurs récentes constructions, rapporte, de façon laconique mais parlante, le jugement émis par son maître sur les jésuites du lieu: "Nous estions logés à l'enseigne d'un arbre nommé *Linde* au païs, joignant le palais des Foulcres. L'un de cette race, mourant quelques années y a, laissa deux millions d'escus de France vaillant à ses heritiers; et ces heritiers, pour prier pour son ame, donerent aux Jesuites qui sont là trente mille fleurins comptans, de quoy ils se sont très-bien accommodés [...] *M. de Montaigne y visita aussi les Jesuites, et y en trouva de bien sçavans*<sup>14</sup>." Deux jours plus tard, lors du passage à **Kœnigsdorf** (21 octobre 1580), le secrétaire souligne à quel point les jésuites exercent leur influence en Bavière: "Les Jesuites, qui gouvernement fort en cette contrée, ont mis un grand mouvement, et qui les fait haïr du peuple, pour avoir fait forcer les prestres de chasser leurs concubines, sous grandes peines; et à les en voir plaindre, il semble qu'anciennement cela leur fust si toleré qu'ils en usoient comme de chose legitime; et sont encore après à faire là dessus des remontrances à leur Duc<sup>15</sup>." En Tyrol, il remarque une fois de plus les belles installations des jésuites à **Innsbruck** et à **Hall** (23-24 octobre 1580): "Hala [...] Il y a plusieurs belles eglises, et notamment celle des Jesuites, que *M. de Montaigne visita, et en fit autant à Insprug d'autres qui sont magnifiquement logés et accommodés [...]* Des trois [Reines], les deux sont mortes; la troisième y est encore, que *M. de Montaigne ne sceut voir; elle est renfermée comme religieuse et a là recueilli et estably les Jesuites*<sup>16</sup>." Il faut toutefois attendre le premier séjour à **Rome** (mars 1581, Carême), pour voir Montaigne faire lui-même l'éloge de la Compagnie de Jésus: "Entre autres plaisirs que Rome me fournissoit en Quaresme, c'estoient les sermons. Il y avoit d'excellens prescheurs, comme ce Rabbin [renié<sup>17</sup>] qui presche les Juifs le samedi après disner, en la Trinité [...] Il y avoit un autre prescheur qui preschoit au Pape et aus Cardinaux, nommé Padre Toledo [en profondeur de sçavoir, en pertinence et disposition, c'est un homme très-rare<sup>18</sup>]; un autre très-eloquent et populaire, qui preschoit aus Jesuites, *non sans beaucoup de suffisance [i.e. de savoir] parmy son excellence de langage*; les deux derniers sont Jesuites. C'est merveille combien de part ce college tient en la Chrestienté; et croy qu'il ne fut jamais confrerie et corps parmy nous qui tint un tel rang, ny qui produisit enfin des effets tels que feront ceux icy, si leurs desseins continuent. Ils possèdent tantost toute la Chrestienté. C'est une pepiniere de *grands hommes en toute sorte de grandeur*. C'est celuy de nos membres qui menace le plus les heretiques de nostre temps<sup>19</sup>."

<sup>13</sup> Rigolot, p. 26; cf. Garavini, p. 122 ("Helffenstein"). Correction proposée: "Helffenstein".

<sup>14</sup> Rigolot, pp. 40, 46; cf. Garavini, pp. 125, 132 ("Fugger", "florins").

<sup>15</sup> Rigolot, p. 48; cf. Garavini, p. 135; cf. copie Leydet, f° 52 v° ("a Kinistaf").

<sup>16</sup> Rigolot, pp. 51, 53; cf. Garavini, p. 139, 141 ("Hall", "Innsbruck"). Les "trois Reines"

<sup>17</sup> F. Garavini précise, p. 431, note 553, que le mot "renié" ne figure pas dans toutes les éditions et que ce rabbin, qui prêchait en fait à la Trinità dei Pelligrini, s'appelait Giuseppe Zarphati, *alias* Andrea (ou Giovanni) de' Monti

<sup>18</sup> Comme F. Garavini, F. Rigolot conserve ici les crochets par lesquels Meusnier de Querlon paraît indiquer une addition marginale, tout en indiquant que la copie Leydet ne les utilise pas (Rigolot, p. 121, note 67).

<sup>19</sup> Rigolot, p. 120-121; cf. Garavini, p. 223 ("carême"); cf. copie Leydet, f° 60 r°

Montaigne savait-il que François Tolet avait été le maître de Maldonat à Salamanque et que ces deux théologiens d'origine espagnole, tous deux commentateurs d'Aristote, étaient aussi des exégètes du premier rang? Cependant, comme l'avait noté le secrétaire juste avant son départ, les jésuites participaient aussi au concert de prédications populaires dont telle exécution capitale fournissait alors l'occasion<sup>20</sup>. Le dernier jésuite du "Journal", on le rencontre à la *Santa Casa* de **Lorette** (23-26 avril 1581, Pâques): "Les prestres, gens d'Eglise et college de Jesuites, tout cela est rassemblé en un grand palais qui n'est pas ancien, où loge aussi un Gouverneur, homme d'Eglise, à qui on s'adresse pour toutes choses, sous l'autorité du Legat et du Pape. Le lieu de la devotion, c'est une petite maisonnette fort vieille et chetifve [...] Un Jesuite Alleman m'y dit la Messe et donna à communier<sup>21</sup>." Est jointe cette précision pécuniaire sur "les gens d'Eglise" rencontrés à Lorette, "les plus officieux qu'il est possible à toutes choses: pour la confesse, pour la communion, et pour nulle autre chose, ils ne prennent rien<sup>22</sup>."

Faut-il confondre le point-de-vue du secrétaire avec celui de son maître, comme si l'un écrivait sous la dictée de l'autre<sup>23</sup>? La question déborde le cadre de cette étude. A ne considérer que les lignes concernant les jésuites, on peut cependant noter l'importance que le premier des deux rédacteurs semble accorder aux conditions matérielles (un leit-motiv: les jésuites sont toujours "bien accommodés"), quand le second paraît plus attentif au rayonnement, au dynamisme, à la piété, à la science et au jugement de ceux qu'à l'évidence il aime à visiter pour s'entretenir avec eux de science aussi bien que d'expérience, d'actualité, d'impressions de voyage (avec Maldonat, il parle aussi des eaux de Spa, du différend entre Montpensier et Nevers, de la dévotion comparée des Italiens, des Français et des Espagnols). Quelques précisions historiques sur les établissements jésuites mentionnés permettront de mieux apprécier la pertinence et la complémentarité de l'une et l'autre approche<sup>24</sup>.

La construction du noviciat de **Landsberg**, initiative du comte Schweikardt von Helfenstein et de son épouse Maria (née de Hohenzollern) avait été entreprise sous la direction de Christophe Rosenbusch (*alias* Gregor Rosephius ou Roseffius) en 1574. Au printemps 1578, les bâtiments du noviciat<sup>25</sup>, munis d'une vaste chapelle et entourés de jardins, avaient reçu la bénédiction du célèbre Pierre Canisius (l'auteur du *Catéchisme*), tandis qu'on commençait la construction de l'église. De cette

<sup>20</sup> Rigolot, p. 98; cf. Garavini, p. 198. L'exécution de Catena fera l'objet de quelques lignes de commentaire de la part de Montaigne dans l'édition de 1582 (retour d'Italie), au chapitre 11 du livre II des *Essais*, mais il n'y parlera que du condamné, du bourreau et de l'attitude du peuple à l'égard du corps mort.

<sup>21</sup> Rigolot, pp. 139, 140; cf. Garavini, pp. 246, 248; cf. copie Leydet, f° 63 r°, 63 v°.

<sup>22</sup> Rigolot, p. 141; cf. Garavini, p. 249.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet les introductions de F. Garavini et F. Rigolot, *op. cit.*

<sup>24</sup> Sources: Ignatio Agricola, *Historia Provinciae societatis Jesu Germaniae Superioris*, Augustæ Vindelicorum, 1727, tome I; Felix Joseph Lipowsky, *Geschichte der Jesuiten in Tyrol*, München, 1822; Karl Heinrich Ritter von Lang, *Geschichte der Jesuiten in Baiern*, Nürnberg, 1819; *Dictionnaire des ordres religieux* in *Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne, Paris, 1848, tome 21; Carlos Sommervogel, *Bibliothèques de la Compagnie de Jésus*, nouvelle édition, Bruxelles/Paris, 1890 (réimpr. Louvain, 1960); Bernhard Duhr, *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge im XVI. Jahrhundert*, tome I, Freiburg im Brisgau, 1907.

<sup>25</sup> Les établissements jésuites en Europe se répartissent en résidences (maisons d'habitation), noviciats (formation initiale), maisons professes (probation après études) et collèges (enseignement).

actualité témoigne la relation du secrétaire de Montaigne, visiteur de cette maison à la tête de laquelle le maître des novices et recteur d'origine ségovienne, Bonaventura Paradinas, ancien responsable du noviciat de Munich ici transféré, avait été installé par le père général Mercurian en août 1578. La maison assurait la formation des novices et la pratique des *Exercices spirituels* d'Ignace, en même temps qu'une prédication efficace qui imposait aux prêtres concubins de laisser leurs compagnes et aux fidèles catholiques de brûler les livres hérétiques qu'ils détenaient encore... Le secrétaire ne dit pas la nature de l'entretien qu'eut son maître avec les jésuites du lieu durant une partie de l'après-midi du 15 octobre 1580.

Quant à ceux d'**Augsburg**, il laisse entendre qu'il échangea avec eux des propos savants. A son ordinaire, le secrétaire donne surtout plusieurs détails du montage financier auquel les Jésuites devaient d'être, ici encore, "tres-bien accommodés", grâce à une importante donation des Fugger, fixée, le 29 septembre 1579 (soit un an avant la visite de Montaigne) à trente mille florins destinés à l'érection d'un collège d'environ quinze personnes ayant à charge quatre à cinq classes. L'idée en avait été émise quelque vingt ans auparavant par Pierre Canisius, alors prédicateur de la cathédrale. En mai 1580, celui-ci se réjouira de la réalisation promise, si longtemps attendue (l'installation de la première pierre sera repoussée jusqu'en février 1581, donc après la visite de nos voyageurs), en des termes qui évoquent le commentaire romain de Montaigne sur la contre-offensive des jésuites: "Nous pouvons maintenant commencer la construction d'un collège à Augsburg malgré l'opposition des protestants, qui redoutent avec raison l'inauguration de cette école<sup>26</sup>." Lors du passage de Montaigne, en octobre 1580, le supérieur du petit établissement d'Augsburg (simple maison de mission) était Rosephius, l'ancien directeur des travaux de Landsberg. Installé à Augsburg depuis 1566, appelé à être plus tard le premier recteur du futur collège, il a laissé des sermons et discours écrits en langue germanique (sujets théologiques), une apologie des jésuites, des traductions en allemand de lettres envoyées du Japon à Rome. Parti en août pour Rome, était-il de retour lors du passage de Montaigne? Ce qui est en tout cas possible, c'est que notre voyageur ait eu l'occasion de s'entretenir avec le vieil érudit Théodore Peltanus, professeur de grec et de rhétorique au Collège romain dès sa fondation, retiré à Augsburg durant ses dix dernières années, de 1574 à 1584. Cet ancien cordonnier, mis aux études par ses supérieurs et expert dans les trois langues sacrées, avait à son actif une trentaine d'ouvrages théologiques et patristiques, dont des traités de la majesté du Christ homme, de la présence eucharistique, de la satisfaction comme troisième partie de la pénitence, de la prière, ou encore des traductions de Pères grecs sur le Nouveau Testament et sur les "Proverbes de Salomon", sans oublier des commentaires sur le Maître des Sentences et sur Thomas d'Aquin. Bref, un homme qu'on pouvait en effet estimer "bien savant" et qui avait de quoi retenir l'attention de notre voyageur.

Aucune bonne conversation n'est mentionnée pour **Innsbruck** et sa voisine, **Hall** (Solbad Hall), où Montaigne, comme la syntaxe du secrétaire invite à le comprendre, rend visite, de nouveau,

---

<sup>26</sup> Texte allemand dans B. Duhr, *op. cit.*, p. 201.

aux jésuites, toujours “magnifiquement logés et accommodés”. Autre projet de Canisius, le premier de ces deux collèges avait été financé par l’archiduc d’Autriche, comte de Tyrol, et construit au cours des années 1560 (fondation en juin 1562, mais construction lente). Il avait pour recteur Johannes Rabenstein<sup>27</sup> ou, déjà, Ferdinand Alber, spécialiste de “philosophie naturelle”<sup>28</sup>. Quant au second établissement, il valait sans doute l’excursion, ne serait-ce qu’à cause de l’originalité de sa fondation ou pour s’entretenir, si possible, avec l’archiduchesse Magdalena d’Autriche, dernière survivante des “trois reines” (ces filles de l’empereur, fondatrices de l’abbaye, s’y étaient retirées en 1566, sans habit ni règle), et abbesse de Hall, que les jésuites devaient hériter à sa mort et où déjà ils avaient installé une école (don des “reines”, en 1573-74). Celle-ci était dirigée depuis 1577 par Heinrich Arboreus, auteur d’un ouvrage en latin sur Ptolémée et Copernic. Mais l’abbesse ne reçoit pas...

Le texte rédigé à **Rome** par Montaigne est suffisamment explicite pour qu’on le commente peu. Il faudrait, certes, retrouver le nom de celui qui prêchait “aux Jésuites” (c’est-à-dire sans doute dans l’église du Gesù, bâtie par Vignole en 1568: là se trouvaient le tombeau du saint fondateur et la maison professe; on peut aussi penser au Collège romain, ouvert en 1550-51, où Bellarmin enseigne la controverse à partir de 1576), mais celui de Toledo (François Tolet), futur cardinal, est assez connu pour que Montaigne le mentionne, puis l’apprécie selon son mérite en une note apparemment ajoutée: il s’agit d’un des jésuites les plus brillants de son temps, à la fois philosophe (commentaires d’Aristote), théologien, exégète (commentaires de Luc; participation, avec Maldonat, à la commission de révision de la Vulgate), prédicateur de renom et, plus tard, habile négociateur (soumission de Baïus, ce précurseur de Jansenius; réconciliation entre Rome et Henri IV)<sup>29</sup>. L’éloge des jésuites par Montaigne souligne quel rôle historique ces religieux d’un nouveau style sont en train de jouer au service d’une Eglise romaine à restaurer ou à consolider, par la qualité de leur recrutement et de leur formation, par la diversité de leurs talents et l’envergure de leurs projets, par l’esprit d’entreprise et de combat qui les anime au contact des populations gagnées à la Réforme. De **Lorette** enfin, où un collège avait été installé dès 1550-51 (Bobadilla, jésuite de la première génération, y mourra en 1590), ne retenons qu’un détail et une question: est-ce en souvenir de sa petite enquête dans la province de Germanie supérieure que Montaigne a choisi (s’il pouvait choisir...) d’entendre la messe et de recevoir la communion d’un “Jésuite allemand”, dûment mentionné comme tel?

\* \* \*

### Figures jésuites

<sup>27</sup> Selon B. Duhr (*op. cit.*, p. 190, note 4), Alber devient recteur en 1582.

<sup>28</sup> Selon C. Sommervogel (*op. cit.*, col. 118-119), Alber est recteur dès 1578. En 1580, il avait publié deux ouvrages de philosophie “naturelle”.

<sup>29</sup> Voir l’importante bibliographie des ouvrages de Francisco Toledo dans Sommervogel, *op. cit.*, col. 64-82. L’une des entrées concerne des lettres de Toledo à Stanislas Reske (sur ce Polonais, ami d’Hosius, que Montaigne rencontre à Rome, voir Rigolot, *op. cit.*, p. 131).



Pas de jésuates avant la terre italienne, et pour cause: la seule fondation de cette congrégation qui soit extérieure à la péninsule était celle de Toulouse. Nos voyageurs les découvrent à **Vérone** (1-2 novembre 1580, Toussaint): “Nous vismes aussi une religion de moines, qui se nomment Jesuates de Saint Jerosme. *Ils ne sont pas prestres ny ne disent la Messe ou preschent, et sont la pluspart ignorans; et font estat d’estre excellens distillateurs d’eaux naffes*<sup>30</sup> et pareilles eaux. Et là et ailleurs sont vestus de blanc, et petites barrettes blanches, une robe enfumée [*i.e.* de couleur marron] par-dessus; force beaux jeunes hommes. Leur eglise fort bien accommodée<sup>31</sup>, et leur refectoire, où leur table estoit déjà couverte pour souper. Ils [*i.e.* les voyageurs] virent là certaines vieilles masures très-anciennes, du temps des Romains, qu’ils [*i.e.* les jésuates<sup>32</sup>?] disent avoir été un amphitheatre et les raprisent [*i.e.* réparent] avec autres pieces qui se descouvrent au dessous. Au retour de là, nous trouvasmes qu’ils nous avoient parfumé leurs cloistres et nous firent entrer en un cabinet plein de fioles et de vaisseaux [*i.e.* vases] de terre, et nous y parfumerent<sup>33</sup>.” Dès le lendemain, à **Vicence** (2-3 novembre 1580), nouvelle visite chez ces accueillants frères: “[Nous] y vismes aussi des Jesuates qui y ont un beau monastere; et vismes leur boutique d’eaux de quoy ils font boutique et vente publique; et en eusmes d’eux de senteur pour un escu; car ils en font des medicinales pour toutes les maladies. Leur fondateur est [P. Urb.<sup>34</sup>], saint Jean Colombini, gentilhomme Siennois, qui le fonda l’an 1367. Le Cardinal de Pelneo<sup>35</sup> est pour cette heure leur protecteur. Ils n’ont des monastères qu’en Italie et y en ont trente. Ils ont une très-belle habitation. Ils se fouettent, disent-ils, tous les jours: chacun a ses chaisnettes en sa place de leur oratoire, où ils prient Dieu sans voix [*i.e.* sans chanter], et y sont ensemble à certaines heures<sup>36</sup>.” Deux semaines plus tard, à **Ferrare** (15-17 novembre 1580), autre délicatesse de jésuate: “Nous fusmes tout ce jour là à Ferrare, et y vismes plusieurs belles eglises, jardins et maisons privées, et tout ce qu’on nous dit estre remarquable: entre autres, aux Jesuates, un pied de rosier qui porte fleur tous les mois de l’an; et lors mesme s’y en treuva une qui fut donnée à M. de Montaigne<sup>37</sup>.” Près d’un mois se passe et c’est à **Rome** (12 octobre 1581), en italien, que Montaigne lui-même, invité par Monsieur de Pelvé, fait l’éloge de leurs installations: “Il giovedì 12 d’Ottobre il Cardinal di Sans mi menò in cocchio solo seco a veder S. Giovanni e Paolo, Chiesa della quale lui è Padrone: ed è di quei Frati che fanno acque e profumi, dei quali ho parlato di sopra; posta sopra il Monte Celio. E pare che quella altura di sito sia come fatta ad arte, essendo tutta quanta di sotto voltata con grandi corridori, e

<sup>30</sup> Eaux à base de fleur d’oranger.

<sup>31</sup> Une appréciation qui les rapproche des jésuites!

<sup>32</sup> On peut aussi penser au latin: *dicunt*, on dit (proprement: ils disent).

<sup>33</sup> Rigolot, p. 64; cf. Garavini, pp. 157-158; cf. copie Leydet, f° 53 r°.

<sup>34</sup> Pour “Pontificio Urbano” (sous le pontificat d’Urbain V); un ajout de Montaigne, ou bien de Meusnier de Querlon?

<sup>35</sup> Pour Pelvé ou Pellevé. Voir *infra*.

<sup>36</sup> Rigolot, p. 66; cf. Garavini, pp. 159-160 (“P. Urb.” sans crochets, “cardinal de Pelvé”); cf. copie Leydet, f° 53 r° (“cardinal de pelnes”). Sur le cardinal et archevêque de Sens, Nicolas de Pelvé, voir Rigolot, *op. cit.*, p. 66, note 133. Les “heures” désignent aussi, par métonymie d’usage, les différents offices, répartis selon la journée.

<sup>37</sup> Rigolot, p. 76; cf. Garavini, p. 171.

sale sotterra. Si dice che fusse là il Foro Ostilio. I giardini e vigne di questi Frati sono posti in una bellissima veduta, donde si scuopre la vecchia e nuova Roma: loco per la sua altezza diripita e cupa, appartato e inaccessible quasi d'ogni parte<sup>38</sup>.” Bref, un mélange de douceur et d'austérité qui, à lire Montaigne comme son secrétaire, apparaît comme une caractéristique de cette congrégation de frères “ignorants”.

Pour parler d'eux, l'anonymat est pour ainsi dire de rigueur. Seul leur protecteur, M. de Pelvé, est désigné par ses nom et qualité en trois occasions: outre celles qui viennent d'être rappelées, le “Journal” mentionne aussi ce dîner auquel il invita, à Rome, le 31 décembre 1580, Montaigne et le jeune Estissac (le secrétaire remarque alors qu'il “observe plus des ceremonies Romaines que nul autre François<sup>39</sup>”). Il n'est cependant pas anodin que la *Satyre Ménippée*<sup>40</sup> qualifie injurieusement ce prélat d’“ignorantissime”: un superlatif qu'on appréciera mieux si l'on considère l'importance prise, dans l'histoire tricentenaire des “pauvres Jésuates<sup>41</sup>”, par la revendication de *l'ignorance comme vertu*. Tel était du moins l'avis des frères restés fidèles à l'esprit de leur fondateur, le bienheureux Jean Colombini (1304-1367), cet émule du Poverello d'Assise, et à celui des *padri antichi* qui, vivant alors de la quête, ne cessaient de répéter le nom de Jésus (d'où leur nom populaire de “Jésuates”), faisant pénitence et chantant des *laudi* dans leur langue d'origine<sup>42</sup>. Plusieurs fois inquiétés par la ressemblance de leur mode de vie avec celui des “fraticelles”, ils avaient fait l'objet d'enquêtes (entre autres, celle de l'inquisiteur Jean de Capistran), qui avaient toutes abouti à leur disculpation, en raison de la pureté de leurs mœurs et de leur soumission (canonique) aux curés et aux évêques. Ils n'avaient

---

<sup>38</sup> Rigolot, p. 212 (traduction française, p. 286); cf. Garavini, p. 493 (traduction française, p. 350). On peut traduire ainsi: “Le Jeudi 12 octobre, le cardinal de Sens me mena en coche seul avec lui, pour voir Saint-Jean-et-Saint-Paul, église dont il est le protecteur en même temps que de ces frères qui distillent eaux et parfums, desquels j'ai parlé plus haut; c'est en haut du mont Cœlius. Il semble que le site ait été choisi à bon escient, car elle est toute voûtée en dessous, avec de grands corridors et des salles souterraines. Là était, dit-on, le Forum d'Hostilius. Les jardins et les vignes de ces frères offrent une vue magnifique sur la vieille et la nouvelle Rome, qu'on découvre de cette altitude, en un lieu escarpé, sévère, isolé et inaccessible presque de toutes parts.”

<sup>39</sup> Lire le détail de ces manières de table fort religieuses dans Rigolot, p. 96, ou Garavini, p. 195.

<sup>40</sup> On lit en effet ce quatrain d'un “petite maistre ès arts” à la fin de la “Harangue de Monsieur le Cardinal de Pelvé”: “Les frères ignorants [i.e. les jésuates] ont eu grande raison/ De vous faire leur chef, monsieur l'illustrissime:/ Car ceux qui ont ouy vostre belle oraison/ Vous ont bien recogneu pour ignorantissime.” Evêque d'Amiens, puis archevêque de Sens après une mission apostolique en Ecosse, Nicolas de Pelvé (1518-1594) était au service des princes de Lorraine. Au concile de Trente, il s'était opposé aux libertés gallicanes. Résidant pendant une vingtaine d'années en Italie, élevé au cardinalat par Grégoire XIII, il souscrivit la bulle de Sixte V déclarant Henri III et Henri de Navarre indignes de la couronne de France (d'où la saisie de ses biens par Henri III). Archevêque de Reims en 1592 (après clémence du roi), il sera élu chef du Conseil de la Ligue et président du clergé aux États.

<sup>41</sup> Sources: Feo Belcari, *La Vita del beato Giovanni Colombini da Siena, fondatore dell'Ordine di poveri Iesuati*, Roma, 1558; Antonio Corsetti, *Tractatus ad status pauperum fratrum Jhesuatorum confirmationem*, Venezia, 1495; Giovanni Tavelli, *Ordo et forma morum quos et per consuetudinem observat congregatio pauperum qui vulgariter Iesuati nuncupantur*, édité par J. D. Mansi dans les *Miscellanea* d'Etienne Baluze, Lucca, 1761-64, tome 4, pp. 572-584; Paolo Morigia, *Opera chiamato stato religioso et via spirituale*, document électronique de la Bibliothèque nationale de France suivant l'édition vénitienne de 1559; *Dictionnaire des ordres religieux*, op. cit.; *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, Paris, 1937, articles sur “Bettini, Antonio” (M. Viller), “Bianco de Sienne” (G. de Luca), “Jean Colombini de Sienne” (G. Dufner); Georg Dufner, *Geschichte der Jesuaten*, Roma, 1975.

<sup>42</sup> Voir, par exemple, Bianco de Sienne, *Laudi spirituali*, Lucques, 1851; Feo Belcari et autres auteurs in *Laudes spirituali* édités par Castellano Castellani, Florence, 1863 (réimpression de l'édition de 1514).

toutefois obtenu la confirmation d'Urbain V, en 1367, qu'à la condition de se regrouper dans des couvents et de s'engager à la stabilité, s'adonnant dès lors aux travaux manuels (peinture, fabrication de cadrans solaires, menuiserie, vitrerie, et surtout récolte et distillation des herbes pour le soin des malades). En 1426, leurs constitutions avaient été approuvées par Eugène IV. En 1438, puis en 1469, l'état laïc des jésuates avait été remis en question, mais chaque fois il avait été réaffirmé comme base d'une vocation qui, excluant le sacerdoce, dispensait de ce fait des études menant à cet état: langue latine, philosophie, théologie. Antonio Bettini, l'un des principaux auteurs jésuates, justifie ce mode de vie par référence à Jésus, qui a vécu lui-même l'humble vie d'un laïc et a enseigné aux hommes le modèle de toute prière: ce *Pater* que les jésuates, à moins qu'ils ne soient abîmés dans la contemplation, récitent soixante fois aux matines, trente fois aux vêpres, quinze fois aux petites heures...<sup>43</sup> En 1499, les "pauvres jésuates" étaient cependant devenus "frères jésuates de saint Jérôme" et, se donnant une règle, ils allaient passer peu à peu du statut de "fraternité" laïque à celui de "congrégation" sacerdotale, les papes leur accordant le droit de lire évangiles, épîtres et autres livres (1559), les assimilant aux ordres mendiants (Trente, 1567), leur permettant de réciter le bréviaire romain à la place de l'oraison dominicale (1587, donc après le passage de Montaigne), tout en rappelant, jusqu'à la fin du siècle, que leur vocation propre leur interdit le sacerdoce. En 1606, Paul V mettra fin à cette particularité, en ouvrant l'accès des jésuates au sacerdoce, donc aussi aux études, tant humanistes que philosophiques et théologiques, en dépit des efforts qu'avait faits un Paolo Morigia pour conserver la ligne ancienne. Prieur des jésuates de Parme et élève de Galilée, Bonaventura Cavalieri occupera ainsi, en 1629, la chaire de mathématiques à l'université de Bologne. L'opposition vive entre l'ancienne et la nouvelle école se fera néanmoins sentir au sein de l'ordre jusqu'à cette année 1668 où le pape dissoudra une congrégation dont l'originalité n'apparaissait plus et qui s'était considérablement enrichie, en particulier par la vente des ses "eaux" aux riches visiteurs étrangers.

Il est vraisemblable que Montaigne, qui n'a pas manqué de faire lui aussi ses emplettes, a obtenu tout ou partie de ces renseignements sur *i frati dell'acquavite* lors de ses visites aux quatre couvents de Ferrare (fondation en 1378), de Vérone (vers 1430), de Vicence (1445) et de Rome (1454).

\*\*\*

### De deux ou trois "physionomies"

Mais retournons aux *Essais*, pour y chercher la présence éventuelle, même estompée ou fugace, de ces deux "physionomies" religieuses quelque peu antinomiques.

---

<sup>43</sup> Sur la place primordiale de l'oraison dominicale dans la piété jésuate (mais l'*Ave Maria* occupe aussi une place importante dans la prière jésuate), voir G. Dufner, article sur "Jean Colombini de Sienne", *loc. cit.*, col. 399, suivant le témoignage d'Antonio Bettini, *Esposizione della domenica orazione con il modo di orare delli rev. frati Giesuati di san Girolamo*, Gênes, 1690.

On pourra ainsi apercevoir par exemple les visages des jésuites Maldonat et Tolet, ces champions de l'exégèse et de la théologie positive (fondée sur l'étude des textes sacrés, à la différence de la théologie naturelle), dans telle page du chapitre "Des prières" (I, 56<sup>44</sup>), où Montaigne, contre les usages des réformés, rappelle, en marge de EB (donc une dizaine d'années après le voyage de 1580-81), que la Bible est l'affaire de spécialistes, qui consacrent leur vie à son étude et qui peuvent sans doute pour cette raison être à bon droit appelés "théologiens": "Ce n'est pas l'estude de tout le monde c'est l'estude des personnes qui y sont vouees que dieu y apele" (cette dernière précision traduit très exactement ce qu'il faut entendre par "vocation").

Quant aux "pauvres Jésuates", tels qu'ils nous sont décrits par Bettini et que les voyageurs les ont peut-être vus et entendus au cours de leurs offices, ils pourraient avoir confirmé Montaigne dans l'importance qu'il accorde, en même lieu (I, 56) et avec insistance (sur EB), à la récitation du *Pater*: "C'est l'unique priere de quoi je me sers partout: et la repete au lieu d'en changer. Don [*i.e.* D'où] il advient que je n'en ai aussi bien en memoire que cellela." De même, *mutatis mutandis*, ils ne renieraient certes pas la célèbre formule par laquelle l'auteur des *Essais* précise, toujours sur EB, qu'il écrit "d'une maniere laïque non clericale: mais tres religieuse tousjours." Faudra-t-il aller jusqu'à reconnaître dans l'ultime mot autographe de II, 12, "metamorfose"<sup>45</sup> une parenté quelconque avec l'"*anima così trasformata in Gesù Cristo*" dont Colombini faisait le but de toute vie chrétienne<sup>46</sup>?

Ce qui paraît en tout cas vraisemblable, c'est que les lignes qui suivent, tirées du chapitre "De la Phisionomie" (III, 12<sup>47</sup>) évoquent, au détour d'un éloge de Socrate, les visites effectuées par Montaigne chez les jésuates italiens en 1580-81:

Voyez le plaider devant ses juges, voyez par quelles raisons, il esveille son courage aux hazards de la guerre: quels argumens fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, & contre la teste de sa femme: il n'y a rien d'emprunté de l'art, & des sciences, les plus simples y recognoissent leurs moyens & leur force: il n'est possible d'aller plus arriere & plus bas. Il a fait grand service [EB: faveur] à l'humaine nature, de montrer combien elle peut d'elle mesme. Nous sommes chacun plus riche que nous ne pensons: mais on nous dresse à l'emprunt, & à la queste: on nous duict à nous servir plus de l'autruy que du nostre. En aucune chose l'homme ne sçait s'arrester au point de son besoiing: de volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peut estreindre, son avidité est incapable de moderation: je trouve qu'en curiosité de sçavoir il en est de mesme: il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peut faire, & bien plus qu'il n'en a affaire. [EB<sup>48</sup>]. *J'ay pris plaisir de*

<sup>44</sup> Le nouvel *incipit* de 1582 et certains développements plus tardifs (1588, puis EB et 1595) montrent que l'évolution du texte de ce chapitre doit beaucoup au voyage de 1580-81, en particulier dans cette sorte de dialogue que Montaigne y poursuit avec les censeurs dominicains de Rome. Nous préparons pour les éditions Droz une édition critique de ce chapitre (dans tous ses "états"), avec étude de genèse.

<sup>45</sup> Des dérivés du mot grec signifiant "transformation" (*metamorphôsis*) sont utilisés par Matthieu et par Marc pour désigner la "Transfiguration" de Jésus au Thabor, et par Paul pour dire ce à quoi tout chrétien est appelé.

<sup>46</sup> Extrait de lettre cité par G. Dufner, art. cit., col. 395.

<sup>47</sup> Texte de 1588 (f° 460 r°-460 v°) avec additions sur EB entre crochets.

<sup>48</sup> Ici, sur EB, Montaigne ajoute ces lignes dans la marge de droite et en bas de la page: "estendant l'utilité du sçavoir autant qu'est sa matiere. Ut omnium rerum, sic literarum quoque intemperantia laboramus [*ajouté, puis biffé*: non vitæ sed scholæ discimus]. Et Tacitus a raison, de louer la mère d'Agricola d'avoir bridé en son fils un appetit trop bouillant de sciencie. C'est un bien, a le regarder d'yeus fermes qui ha comme les autres biens des homes, beaucoup de vanité et foiblesse propre et naturelle: et d'un cher coust. L'emploite [*i.e.* l'emplette] en est bien plus hasardeuse que de tout autre viande ou boisson. Car au reste ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis en quelque vesseau [*i.e.* récipient]: et là avons loy [*i.e.* loisir] d'en examiner la valur [*i.e.* valeur]: combien

*voir en quelque lieu, des hommes par devotion, faire veu d'ignorance, comme de chasteté de pauvreté de pœnitence. C'est aussi chastrer nos appetits desordonnez, d'esmousser cette cupidité qui nous espoinçonne à l'estude des livres: & de priver l'ame de cette complaisance voluptueuse, qui nous chatouille par l'opinion de science. [EB: Et est richemant acomplir le veu de povreté d'y joindre encore celle de l'esperit]. Il ne nous faut guiere de doctrine pour vivre à nostre aise & Socrates nous apprend qu'elle est en nous, & la maniere de l'y trouver, & de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance [i.e. connaissance], qui est au delà de la commune & naturelle, est [EB: a peu pres] vaine et superflue: c'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert. [EB: Paucis opus est litteris ad mentem bonam<sup>49</sup>]. Ce sont des excez fievreux de nostre esprit, instrument brouillon & inquiete. Recueillez vous<sup>50</sup>, vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort, vrais, & les plus propres à vous servir à la necessité: ce sont ceux qui font mourir un paisan & des peuples entiers, aussi constamment qu'un philosophe."*

On sait que les religieux s'engagent à respecter les trois vœux en usage chez les moines. Or, de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, Montaigne ne retient que les deux premiers: savait-il que les jésuates, en tant que laïcs, obéissent au clergé séculier en place (ce qui ne constitue pas à proprement parler, un vœu)? Quant à la pénitence, les jésuates de Vicence informent les visiteurs qu'ils la pratiquent quotidiennement lorsqu'ils leur montrent les "chaînettes" disciplinaires disposées pour chacun d'eux dans l'oratoire. Pour le "vœu" d'ignorance — une ignorance non "docte", qu'il convient, semble-t-il, de distinguer de celle de Nicolas de Cuse —, on a pu voir quelle place il avait tenu, souvent discuté, toujours maintenu, dans l'histoire de cette "fraternité". L'addition de EB insiste sur ce point essentiel de la spiritualité jésuate: l'ignorance fait partie, pour eux, de la pauvreté. Si d'aventure, lorsqu'il se retirait dans sa "librairie", ce lieu en principe destiné à la science, Montaigne a pu rêver d'une vie monacale, ou du moins d'une vie un peu à l'écart de ce "malplaisant siècle" ("siècle" comme époque et comme mode de vie), c'est assurément plus en pensant au vœu de pauvreté ainsi étendu à l'ignorance, qu'à celui de chasteté!

Mais n'oublions pas la grande figure de III, 12, Socrate, cet homme accompli, ce maître dans l'art de "s'avalier", de se "reculer", de s'abaisser au niveau des "enfants" lorsqu'il présente son "apologie" à ses juges (modèle de toute "apologie" qui n'en est pas vraiment une: on pense à II, 12...): "C'est grand cas d'avoir peu donner tel ordre aux *pures imaginations d'un enfant*, que, sans les alterer ou estirer, il en ait produit les plus beaux effets de nostre ame [...] . [Je] tiens que c'est un discours en rang et naïveté bien *plus arriere et plus bas* que les opinions communes: il represente [EB: en une hardiesse inartificielle et niaise, en une securité *puerile*,] la pure et premiere impression [EB: et *ignorance*] de nature". C'est à l'intérieur de cet éloge de "Socrate enfant" que se place la réminiscence jésuate, comme pour donner à Socrate une "physionomie" en quelque sorte actualisée, autre que celle du silène, si souvent commentée, qu'on doit à la statuaire. Ajoutons cependant ceci: la figure de

---

et a quel'heure, nous en prendrons. Mais les scianges nous ne les pouvons d'arrivee mettre en autre vesseau qu'en nostr'ame: nous les avalons en les achetant, & sortons du marchè ou infectz desja ou amandez. Il y en a qui ne font que nous empecher et charger au lieu de nourrir et telles encore qui sous titre de nous guerir nous empoisonent."

<sup>49</sup> Mot de Sénèque, qu'on pourrait paraphraser ainsi: "Pour faire une honnête homme, les livres sont de peu d'utilité".

<sup>50</sup> Même usage de l'impératif qu'en III, 9 (1588): "appilez vous, soutenez vous".

Socrate domine tout ce développement, en tant qu'elle est figure *humaine*, "si sainte image de l'humaine forme" (EB). En comparant deux expressions voisines qui servent, ici et là, d'embrayeurs ("J'ay pris plaisir [...]". Cf. II, 12: "Ce saint m'a fait grand plaisir [...]") on peut même penser que la figure du jésuite sert, comme le mot d'Augustin, à consolider l'éloge bien montaignien d'une humanité restaurée dans et par l'humilité.

Comment, enfin, ne pas mettre en relation la *vertu* d'enfance (vertu évangélique par excellence) à laquelle nous donnent accès, chacun à sa façon, Socrate et le jésuite, et, d'autre part, ces "essais" (essais d'opinion) que Montaigne propose en I, 56, sur EB, comme le font les "enfants"? Position médiane d'un auteur qui a renoncé à l'ambition de connaissance sans pour autant renoncer à penser par lui-même, comme ballotté entre une *science* qui, quoi qu'il en dise, exerce sans doute encore sur lui quelque prestige, et une *ignorance* qui le fascine sans pour autant l'engager à se taire.

\* \* \*

Au cours de son voyage, Montaigne a pu admirer la "grandeur" des jésuites, ces esprits du plus haut étage dont on peut espérer que, parvenus au sommet de la science, ils se courbent humblement, à la façon des épis de blé évoqués en II, 12. Il a aussi pu voir ces jésuites qui, cultivant l'ignorance, habitent le plus bas étage, celui qu'occupent aussi le "paysan" et des "peuples entiers", voués comme eux à l'utile (par exemple, le soin des malades). Ainsi qu'il l'écrit au retour d'Italie, ils "vivotent", lui et ses *Essais*, dans la "moyenne region" (I, 54, "Des vaines subtilitez", nouvel *excipit* dans l'édition de 1582<sup>51</sup>). Telle est la position "metisse" de ceux que Pascal appellera les "demi-habiles": ils ont, nous dit Montaigne, qui se remémore peut-être le jeu des chaises musicales ou telle page de Rabelais<sup>52</sup>, "le cul entre deux selles": "se reculer" autant qu'il peut est le parti qu'il prend pour sortir de cet inconfort, tendant ainsi à rejoindre le plus bas étage: celui de Socrate, des jésuites, des enfants et des ignorants.

Attitude paresseuse, si l'on veut. Humble et humaine, à coup sûr. Chrétienne? Peut-être, mais comment savoir avec assurance? On ne peut en tout cas nier que l'auteur des *Essais*, même s'il n'est jamais enclin à les imiter, ait encore médité sur les étonnants religieux qu'il a pu rencontrer, ici ou là, lorsqu'il écrit, dans "De la solitude" (I, 39, sur EB<sup>53</sup>): "[Il semble que ce soit raison puisqu'on parle de

---

<sup>51</sup> Sur les premières modifications de cet *excipit*, voir A. Legros, "Petit 'eB' deviendra grand...: Montaigne correcteur de l'exemplaire 'Lalanne' (Bordeaux, S. Millanges, 1580, premier état)", *Montaigne Studies*, 2002, Vol. XIV, 1-2, pp. 179-193 (on voudra bien à cette occasion tenir pour nulle et non avenue la note 46, à l'exception de la correction de date. Merci au Dr Pottière-Sperry de son aimable critique sur ce point d'érudition).

<sup>52</sup> Le début de I, 54 fait en effet allusion aux "subtilités" poétiques de Simmias de Rhodes et des "grands rhétoriciens". Or le chapitre 44 du *Cinquième livre* offre au lecteur, à partir de l'édition de 1565, le calligramme bien connu de la "dive bouteille", cette "subtilité" contemporaine, que Rabelais introduit avec les mêmes mots dont Montaigne use pour parler de sa position "metisse" à la fin de son court chapitre: "Cela faict, luy commenda s'asseoir *entre deux selles* là pourparées, *le cul* à terre. Puis desploya un livre ritual, et, luy soufflant en l'aureille gaulche, le feist chanter une épilénie, comme s'ensuyt [...]"

<sup>53</sup> EB, f° 102 r°, ajout manuscrit en marge de droite, dans le sens de la longueur et d'un seul jet.

se retirer du monde qu'on regarde hors de luy<sup>54</sup>): Ceus ci [*i.e.* Cicéron et Pline le Jeune]<sup>55</sup> ne le sont qu'a demi. Ils dressent bien leur partie pour quand ils n'y seront plus: mais le fruit de leur dessein, ils pretendent le tirer encore hors du monde absans [*i.e.* une fois absents], par une ridicule contradiction. L'imagination de ceus qui par devotion<sup>56</sup> recherchent la solitude, remplissant leur corage [*i.e.* cœur] de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus seinement assortie. Ils se proposent dieu, object infini & en bonté & en puissance: L'ame a de quoi y ressassier ses desirs en toute liberté. Les afflictions les dolurs [*i.e.* douleurs] leur viennent a profit, employees a l'acquet d'une santé & jouissance eternelle: La mort a souhet, passage a un si parfaict estat [*i.e.* La mort est souhaitable, qui donne accès à un si parfait état]. L'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'acostumance: & les apetits charnels rebutez & endormis par leur refus, car rien ne les entretient que l'usage & exercice. Cette sule [*i.e.* seule] fin d'une autre vie hureusemant [*i.e.* heureusement] immortele, merite loyalement que nous abandonons les commoditez & douceurs de cette vie nostre. Et qui peut embraser son ame de cette vive foi & esperance, reelemant & constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse & delicate au dela de tout'autre forme de vie.”

Rapprochons enfin de ce développement tardif cet autre, situé à l'avant-dernière page des *Essais* (III, 13, 1588, avec ajouts sur EB<sup>57</sup>), et greffé sur un passage restrictif pour mieux encore distinguer les “ames venerables” des esprits aux “humeurs transcendantes”: “Je ne touche pas icy, & ne mesle point à cette voirie d'hommes que nous sommes, & à cette vanité de desirs & de cogitations, qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevées par ardeur de devotion & religion, à une constante & consciencieuse meditation des choses divines, *lesquelles preoccupant* [*i.e.* occupant d'avance<sup>58</sup>] *par l'effort d'une vifve et vehemente esperance, l'usage de la nourriture eternelle but final, et dernier arrest des chrestiens desirs* [ajouté, puis biffé: *seul plaisir entier et solide, constant incorruptible*] *desdeignent de s'atandre a nos necessiteuses commodités,* [ajouté, puis biffé: *flotantes*] *fluides et ambigues: et resignent facilemant au cors, le souin* [*i.e.* soin] *et* [ajouté, puis biffé: *le goust*] *l'usage de la pasture sensuelle et temporele: c'est un estude privilegé.*”

Où il est question de désir autant que de foi, ou plutôt de la foi “vive” comme sommet du désir humain élevé au rang de l'espérance, et de la privation comme volupté. Deux textes que les

<sup>54</sup> Lignes rognées et rétablies selon le texte de 1595.

<sup>55</sup> Montaigne vient d'évoquer la vanité des *otiosi litterati* à la mode de Cicéron et de Pline le Jeune, tout préoccupés de leur gloire posthume d'écrivains.

<sup>56</sup> Même formule qu'en III, 12 (voir *supra*).

<sup>57</sup> Edition de 1588 en romain (f° 495 v°), EB en italique (marge de gauche, dans la longueur de la page, avec plusieurs repentirs). Sans aucune explication et au risque d'un contresens, on “voit” parfois de l'ironie dans cet ajout. Le rapprochement avec la longue citation précédente permettra d'en douter. Surtout lorsqu'on aura observé sur le manuscrit avec quel soin l'auteur pèse ses mots, tant pour leur sémantisme que pour les effets sonores obtenus (le /v/ de la “vifve foi”, de la “vifve et vehemente esperance” est aussi celui de la “vie voluptueuse”, à l'instar de celui qui unit, chez Lucrèce, *Venus* et *voluptas*).

<sup>58</sup> Cette “pré-occupation” est à distinguer de celle de la gloire posthume, mais aussi de celle dont Montaigne parle en III, 12 (1588, f° 464 v°): “A quoy nous sert cette curiosité qui nous faict preoccuper tous les inconveniens de l'humaine nature, & nous preparer avec tant de peine à l'encontre de ceux mesme qui n'ont à l'avanture point à nous toucher?”

jésuites n'auraient sans doute pas condamnés, et qu'assurément les jésuites, délaissant un moment leurs "chaînettes" mortifiantes, auraient aspergé d'eaux de rose, de myrte ou de fleur d'oranger.

Alain Legros

Centre d'études supérieures de la Renaissance